

Robe de guerre de Michèle Cournoyer

Gérard Grugeau

Number 144, October–November 2009

URI: <https://id.erudit.org/iderudit/25126ac>

[See table of contents](#)

Publisher(s)

24/30 I/S

ISSN

0707-9389 (print)

1923-5097 (digital)

[Explore this journal](#)

Cite this review

Grugeau, G. (2009). Review of [*Robe de guerre de Michèle Cournoyer*]. *24 images*, (144), 45–45.



© Office national du film du Canada

Avec *Robe de guerre*, Michèle Cournoyer reste fidèle au médium déjà employé pour *Le chapeau* et *Accordéon*, c'est-à-dire le dessin à l'encre sur papier blanc, médium qui lui permet de « fragiliser la création » et de « salir les dessins, de les éclabousser, de les faire souffrir » (voir ses propos dans *24 images*, n° 102). Dans *Le chapeau* (2000), l'inceste dévastateur vécu comme meurtrissure du corps et souillure de l'âme appelle cette virulence du trait. De par son sujet universel et douloureux (le fléau de la guerre), *Robe de guerre* prend forme dans une même urgence, tout en abordant une fois de plus un des thèmes favoris de son auteure : l'exploration du féminin.

Nourri de visions troublantes qui s'épuisent dans la représentation, le récit se construit à coups de pinceau convulsifs qui s'apparentent à des geysers de sang, des fontaines de larmes ou autres sécrétions corporelles jaillissant du fond de la conscience tourmentée de l'artiste. Comme dans *Le chapeau*, l'inspiration puise aux sources d'un inconscient surchauffé et la cinéaste frappe dur et juste par la cruelle mise à nu de son dessin qui multiplie les métamorphoses comme une plongée vertigineuse dans l'horreur de la guerre. Qu'elle se fasse au nom de Dieu

ou de la soi-disant liberté des peuples, la guerre est une abomination sans nom qui déshonore le genre humain. Elle est le déchaînement macabre des noirs instincts et, par ricochet, le théâtre exacerbé du chagrin et du deuil. Le projet semble ici surgir de notre actualité immédiate : la guerre en Irak ou en Afghanistan, là où le Canada participe activement aux opérations militaires. Sans doute hantée comme chacun de nous par les images de violence quotidienne, Michèle Cournoyer aborde la guerre à travers le regard d'une femme drapée dans son long tchador. Autour de cette femme voilée emblématique, bientôt entourée de ses sœurs en colère, cristallise la révolte de tout un peuple. Ce corps humilié, occupé par l'ennemi, en devient symboliquement la guerre elle-même. Et la violence alors de se nourrir en boucle pour s'accomplir dans le noir absolu du plan final. Violence kamikaze, un édifice saute. Nuit et désespoir.

Par solidarité féminine, Michèle Cournoyer fait de cette femme musulmane ancrée dans sa foi et sa colère une sœur en souffrance. De cette blessure ressentie en commun part toute la générosité du projet : établir des ponts avec l'Autre par le biais de l'imaginaire. Un imaginaire ici à forte connotation religieuse qui, au-

delà des appartenances confessionnelles, embrasse la souffrance et l'extase dans un même mouvement doloriste. De par ses choix esthétiques (musique de Walter Boudreau sur fond d'orgue), la cinéaste confère à son récit une dimension sacrée. La femme voilée se transforme sous nos yeux en *pietà*, en « reine majestueuse des douleurs » (Baudelaire) sortie droit de l'imagerie catholique. Même si cet amalgame identitaire mêle des réalités très différentes, l'oppression passée ou actuelle des femmes par les pouvoirs religieux et politique justifie amplement le rapprochement. Parce qu'elles donnent la vie, les femmes pleurent dans leur chair la perte des fils. Michèle Cournoyer n'a que faire ici des considérations économiques et géopolitiques à l'origine des guerres. Elle préfère camper sur le terrain de la sensation pure et s'abandonner sans retenue au défoulement archaïque des émotions primaires pour dénoncer l'hystérie des dérives guerrières. Et la liberté de son dessin n'a rien perdu de son âpreté. *Robe de guerre* témoigne avec force de la vive inquiétude d'une artiste qui s'interroge sur le chaos. Sans ménagement, le film nous précipite dans le trou noir d'un monde en mal de vérité et de lumière. — Gérard Grugeau